



LE PACTE

Le cycle des générations

Par Sophie Huard

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Huard, Sophie, 1971

Le pacte

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-923936-39-0

I. Titre.

PS8615.U217P32 2016

jC843'.6

C2016-941485-X

PS9615.U217P32 2016

Révision linguistique : Diane Giroux et Sylvie Touchette

Correction d'épreuves : Diane Giroux et Sylvie Touchette

Couverture : Marie-Stéphanie Taschereau

Photographie en couverture : Éric Griffin

Mise en pages et infographie : Marie-Ève Nadeau

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction
d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et
notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

Les éditions FlicFlac

Boucherville, Québec, Canada

www.flicflac.ca

Imprimé au Canada

À Samuel et Clara,

Vous possédez, vous aussi,
tous les pouvoirs et les dons
pour être les héros de votre vie!
Faites-en une belle aventure!

Avec amour et tendresse xxx

Pour les besoins du roman,
j'ai dû prendre quelques libertés
avec la géographie et l'histoire du Québec.
Par choix, des noms ont été changés
afin de préserver l'identité
des personnes concernées.

Prologue



Dans un futur si près du présent...

Il y a un an, ma vie a basculé. J'avais seize ans et je me rappelle ce jour comme si c'était hier. Le jour où tous les enfants de seize ans doivent parader devant les gardes du Diable et attendre le verdict : être choisis soit pour traverser sur la rive nord, la rive du Mal, soit pour demeurer sur la rive sud, la rive de l'Espoir. Les humains travaillent, dans le premier cas, au fonctionnement du Domaine du Diable et, dans le second, à l'approvisionnement de celui-ci avec de rares ressources. D'une manière ou d'une autre, peu importe où nous nous trouvons, le résultat est le même : nous sommes les esclaves du Diable jusqu'au jour où nous serons tous anéantis.

La seule différence réside dans le fait que la majorité des familles habitent sur la rive sud, tandis que quelques malheureuses âmes ont été arrachées de leurs mains et envoyées de l'autre côté pour vivre entourées des bêtes diaboliques. C'est pour cette raison que la rive sud a été baptisée la rive de l'Espoir,

car tous ceux qui y vivent espèrent sans cesse le retour de leurs proches adorés.

Je me souviens avec difficulté ce que je souhaitais le plus ce jour-là : demeurer sur la rive sud avec ma mère, mes frères et mes sœurs, mes grands-parents, mes oncles et mes tantes, ou traverser de l'autre côté, rejoindre mon père ? Il me manquait tellement, mais l'idée de perdre tout le reste de ma famille était tout aussi insupportable. De toute façon, je n'ai pas eu le loisir de faire ce choix. Les horribles créatures se sont approchées de moi, m'ont sentie de la tête aux pieds, m'ont enduite de leur bave visqueuse avant de m'escorter vers le convoi de transfert. Je ne sais pas selon quels critères, mais elles m'avaient choisie.

Le souvenir de l'odeur infecte de l'épaisse bave, qui s'étendait sur ma figure et pénétrait les commissures de ma bouche, me soulève le cœur à nouveau. Je me revois dans le convoi, entourée d'une douzaine de jeunes qui, comme moi, ravalent leurs larmes pour ne pas ajouter au fardeau de nos familles qui étaient en sanglots.

Je me revois m'éloigner de ceux que j'aime, sachant très bien que même si cette rive portait ce nom, il n'y avait en réalité aucun espoir. Ni pour eux ni pour moi. J'ai laissé derrière moi tout ce que j'avais de plus précieux : ma famille et le rêve d'une vie meilleure.

Ce jour-là, tout s'est éteint ; malgré cela, je serais prête à tout pour raviver cette faible lueur d'espoir...

Chapitre 1



Le claquement amplifié de mes souliers de vélo sur la plate-forme de métal me rend nerveuse. Le chemin piétonnier étant étroit, je préfère pousser mon vélo à mes côtés. Encore quelques mètres, et je serai rendue au centre du pont. J'aime m'arrêter à cet endroit pour prendre une pause. Non pas de l'effort physique que me demandent mes déplacements d'une rive à l'autre, mais une pause de toutes les préoccupations qui trottent sans cesse dans ma tête. C'est la seule place où je peux faire le vide et ne penser à rien.

J'appuie mon vélo et admire le magnifique paysage que propose le fleuve Saint-Laurent. À gauche se déploie la pointe de Sillery avec son clocher d'église qui surplombe la falaise; c'est dans ce quartier que j'habite avec mon père une semaine sur deux. À droite, la rivière Chaudière enroule la marina de l'ancienne ville de Saint-Romuald; c'est l'endroit où j'habite avec ma mère l'autre moitié du temps.

Une sonnerie me sort de mes pensées, et je prends mon cellulaire dans la poche de mon coupe-vent. Je réponds en fixant au loin l'horizon :

— Allo!

— Oh! Chérie, je suis contente de t'attraper. Tu es partie vite et je n'ai pas eu le temps de te dire que Rose présente son spectacle de piano samedi. Je suis certaine qu'elle serait contente que tu y sois, enchaîne d'un trait cette voix que je reconnaîtrais entre toutes.

— Bien, je ne crois pas que je pourrai y être, maman. C'est ma fin de semaine avec papa. En plus, il reçoit ses associés pour un brunch et aimerait que je puisse les rencontrer, dis-je.

Je ferme les yeux quelques secondes, et tout mon visage se crispe à l'idée de devoir encore jongler avec ce genre de situation, et même pire, de décevoir quelqu'un.

— Je comprends, ma chouette. Je ne veux pas te mettre dans l'embarras. Préviens-moi si tes plans changent, d'accord? dit-elle en masquant du mieux qu'elle peut sa déception. Passe une belle journée. Je t'aime, ma grande.

— Je t'aime aussi maman, dis-je avant de rompre la communication.

Je range mon téléphone et prends une grande inspiration. Voilà mon lot de tracasseries quotidiennes; toujours déchirée entre deux rives, entre deux villes, entre deux familles, entre deux vies. L'une, où je vis avec ma demi-sœur Rose qui a huit ans, et l'autre, que je partage avec mon demi-frère Félix qui a six ans. Mes parents se sont séparés, il y a plusieurs années, et ils ont chacun bâti une nouvelle famille.

Je vogue d'une vie familiale à l'autre, n'arrivant jamais à m'ancrer à un port d'attache. Pour une fille d'à peine dix-huit ans, c'est un peu jeune pour se retrouver à la dérive.

Je soupire pour expulser ces pensées et faire place à la sérénité de ce terrain neutre. La température est clémente pour la fin septembre. Le soleil qui plombe sur ma tenue noire me réchauffe.

Je sors de mon sac un calepin et relis une dernière fois le poème que j'ai écrit hier soir. Je m'oblige à jeter mes états d'âme sur papier, car un jour j'aimerais poursuivre des études en littérature. Pas étonnant que ma dernière création s'intitule «Entre deux mondes». Un peu ironique, j'en conviens.

J'ai pris l'habitude de signer mes écrits avec la simple lettre «O» en majuscule. J'adore l'eau depuis toujours. Peut-être cela vient-il aussi du fait que je m'appelle Justine Saint-Laurent et que j'ai un attachement particulier pour cette vaste étendue d'eau. La lettre «O» me fait aussi penser à cette marque que j'ai sur l'épaule droite.

Je m'accroupis et enroule la feuille du calepin autour d'un barreau de la balustrade. Je me doute que tôt ou tard le vent l'emportera, et que celle-ci finira sa route, bercée par les eaux du fleuve, comme un message lancé à la mer.

Je prends ma gourde, et plusieurs gouttes d'eau tombent sur la rampe pendant que je me désaltère. Je m'amuse à tremper mon index dans l'eau et à réécrire les phrases de mon poème sur la

main courante de la balustrade. Les lettres s'effacent, aussitôt séchées par la brise.

Je grimpe sur le barreau inférieur de la balustrade et me penche pour admirer le fleuve qui semble glisser sous mes pieds. C'est comme si le flux des eaux était un tapis roulant qui se déroulait avec le courant. Je me plais à imaginer que je peux retenir le courant ou le déplacer à ma guise par le simple fait d'y penser. J'ai la vive impression que celui-ci suit à la lettre les indications de mon imagination. J'arrête certaines vagues tandis que j'en déplace d'autres vers la gauche ou la droite. La hauteur du pont et la vitesse des flots me donnent un léger vertige. Un cri strident me sort de mes pensées.

— Hé! Descends de là au plus vite!

Je sursaute, faisant tomber ma gourde sur la plate-forme métallique. Je relève la tête et aperçois un jeune homme, devant une voiture noire arrêtée sur une voie du pont. Les feux d'urgence de son véhicule clignotent et un bouchon de circulation commence à se former derrière. Avant que je comprenne ce qu'il fait là, il crie à nouveau :

— Tu comptes sauter, oui ou non? Si tu veux le faire, dépêche-toi, autrement tu vas créer tout un embouteillage!

L'arrogance de cet abruti fait monter la colère en moi. Je descends de la balustrade et me précipite vers lui.

— Non mais, je rêve! dis-je en le fusillant du regard. C'est *toi* qui souhaites te tuer en t'arrêtant comme ça en plein milieu du pont! Dégage et mêle-toi de tes affaires!

D'un vif geste de la main, je l'invite à poursuivre son chemin.

Je m'accroupis pour récupérer ma gourde d'eau et tente d'ignorer les klaxons des voitures qui manifestent leur mécontentement. Ce qui me confirme que l'abruti n'a pas suivi mon conseil. Ébranlée par cette altercation, je réalise que mon cœur bat plus vite et que ma respiration est courte.

Le bouchon de ma gourde a été projeté sous l'impact de la chute, et une mince couche d'eau s'est déversée sur la plate-forme de métal. J'observe un moment la flaque d'eau qui s'est formée.

Certains ombrages sont plus foncés sur la surface de l'eau. J'y découvre des formes bizarres qui se dessinent sur un axe horizontal. Je me penche pour les examiner de plus près et réalise que ceux-ci semblent plutôt former des lettres : *o-j-e-s-u-i-s-p-r-i-s-e-a-u-s-s*. Je recule un peu pour avoir une meilleure vue d'ensemble de cette étrange vision.

C'est alors que je décède quelques mots : *o je suis prise auss...* Il m'apparaît évident qu'il manque des lettres, et je me surprends à passer ma main sur le métal sec, au bout de la mare, dans l'espoir de faire apparaître les lettres manquantes. Rien.

Je remue l'eau pour comprendre d'où sortent ces lettres. Ce ne semble pas être une inscription sur la plate-forme, en tant que telle, mais plutôt un reflet qui se crée sur l'eau. Ma main trempée continue sa course vers la droite, au-delà du message. L'eau qui humecte le métal fait apparaître la lettre *i* suivie des lettres *e-n-t-r*. D'emblée, j'attrape ma gourde à toute vitesse et déverse l'eau qui reste.

La suite, qui devient alors visible, me fait tressaillir de stupeur :
... entre deux mondes. Aidez-moi, je vous en prie.

Un appel à l'aide. Qu'est-ce que cela veut bien dire? À qui s'adresse-t-il? Comment ce message peut-il apparaître?

Je continue à verser de l'eau, mais en vain; aucune autre manifestation.

J'ai du mal à assimiler ce qui se passe sous mes yeux et, sans même y penser, je me retrouve à mouiller le début du message dans l'espoir d'en découvrir plus. Un seul mot jaillit de tous mes efforts à faire naître de nouvelles lettres: *Chère*. Un seul mot, mais celui-ci a une telle signification que la chair de poule envahit mon corps entier. Tous mes poils se hérissent sur ma peau, à mesure que je répète la séquence complète dans ma tête.

Chère O, je suis prise aussi entre deux mondes. Aidez-moi, je vous en prie.

Chapitre 2



Je demeure accroupie devant cette révélation, les questions se bousculant dans ma tête. Ce message s'adresse-t-il vraiment à moi? On dirait que oui, puisqu'il commence par: *Chère O...* Il fait référence à un être pris entre deux mondes; cela voudrait dire que la personne a lu mon poème. Comment cela est-il possible? Qu'attend-elle de moi? Je suis soudainement saisie d'un vertige et j'ai l'impression que le sol se met à trembler sous mes pieds.

De nouveau, un cri provenant de derrière moi me sort de ce tourbillon d'interrogations. Je me lève d'un bond, ce qui n'améliore pas l'effet de tournis.

— Veux-tu bien me dire ce que tu fais là?

Il n'est pas nécessaire que je me retourne pour savoir à qui j'ai affaire. L'abruti.

La colère me donne la force nécessaire pour enfourcher mon vélo et poursuivre mon chemin, n'ayant qu'une idée en tête: m'éloigner de cet abruti. Dans mon énervement, tout mon

corps se met à trembler si fort que j'ai de la difficulté à fixer mes souliers sur les pédales à clip et à contrôler mon guidon.

— Je ne suis pas certain que tu sois en état de remonter sur ce truc, reprend-il pour ajouter à mon embarras. Tu vas vraiment y passer, si tu continues !

Les battements de mon cœur s'accélérent. Après avoir enclenché mon pied droit, j'avance de quelques mètres, mais je n'arrive pas à tenir une ligne droite. Cette plate-forme étroite me laisse peu de marge de manœuvre. Au moment où mon second pied s'enclenche sur la pédale, je perds l'équilibre. La roue arrière de mon vélo dérape et seul le guidon pris dans la rampe de la balustrade me retient. Puisque je ne peux me libérer les pieds, je me retrouve dans une position précaire.

Je tente de relever la tête, mais la force de la gravité me maintient vers le bas. Je réussis à grand-peine à dégager mon pied gauche en donnant de vifs coups, mais je n'y arrive pas avec mon pied droit. Mon casque frotte sur les barreaux à chaque tentative. J'ai peur qu'un mouvement trop brusque m'envoie tout droit dans le fleuve. Mon cœur bat de plus belle et la sueur ruisselle sur mes tempes, en voyant l'immense vide sous le pont. Le courant de l'eau semble maintenant se déchaîner sous moi, et la panique m'envahit.

Je rassemble toutes mes forces et donne un coup brusque, libérant ainsi mon pied. Mon vélo est déstabilisé par cette manœuvre abrupte et commence à glisser le long de la balustrade. Alors que je crois tout perdu, et que je risque de tomber à la renverse, des mains se posent sur les miennes. Celles-ci agrippent le guidon avec fermeté pour le ramener à la verticale.

Je lève la tête et plonge dans un regard d'un bleu si pur et si clair, que je crois me retrouver face à un ange. Pendant une fraction de seconde, je me demande si je suis toujours vivante.

Chapitre 3

JUSTINE

An 2016

Quelques minutes plus tard, je suis assise sur le siège du passager, dans la voiture noire de l'inconnu, une voiture de type utilitaire sport, dans laquelle il a mis mon vélo dans le large coffre arrière. Il a stationné celle-ci quelques rues plus loin en bordure de la piste cyclable.

Je passe mes doigts dans ma longue chevelure brune pour tenter d'y remettre un peu d'ordre. J'ai l'impression d'avoir été renversée par un raz de marée. Rassembler cette crinière en queue de cheval me semble la seule option décente qu'il me reste.

Je baisse le miroir au-dessus de moi et fixe le tout avec l'élastique que j'ai à mon poignet. Mes yeux verts sont un peu rougis. J'essuie, vite fait, une trace de mascara sous mon œil gauche.

En remontant le miroir, je prends conscience que son regard est posé sur moi. Il glisse les yeux le long du cuissard noir qui recouvre mes jambes et remonte le long de mon corps. Il

s'attarde sur chacune des courbes qu'épouse mon coupe-vent noir, moulant comme une seconde peau.

Bien que je sois habillée de la tête aux pieds, je me sens soudainement mise à nue. Un malaise m'envahit, alors que je cherche comment combler le lourd silence dans lequel nous sommes plongés, depuis que je suis montée dans la voiture.

— Tu te sens mieux ?

— Oui, je crois que ça va aller, dis-je en frottant mes mains sur mes cuisses.

Nerveuse, je feins de repasser mon cuissard en lycra sur lequel ne se trouve aucun pli.

— Prends le temps de reprendre tes esprits. Je ne suis pas pressé, dit-il, marquant une pause avant de continuer. Dis-moi, qu'est-ce que tu faisais au juste là-bas ?

En premier lieu, j'ai de la difficulté à replacer les événements dans ma tête. Puis, tout me revient à la mémoire : notre altercation, le message, la chute de vélo. Le message ! *Chère O... Aidez-moi*. Le message est pour moi. Je dois retourner pour déchiffrer ce message.

— ... Le message... sur le pont... c'est pour moi... Il faut que je le revoie... Il faut que j'y retourne... Je dois... Je dois... que je bégaye sans pouvoir en ajouter plus.

— OK, OK, ça va aller, enchaîne-t-il sans me laisser le temps de terminer.

Il pose une main sur ma cuisse. La chaleur de celle-ci passe à travers le mince tissu moulant que je porte. Son contact chaud a un effet apaisant, et je retrouve peu à peu le fil de mes idées.

Réalisant que sa main s'est attardé quelques secondes de trop, il s'empresse de la retirer pour l'enfoncer d'un geste nerveux dans son épaisse chevelure.

— Tu veux boire quelque chose ?

Sans même attendre ma réponse, il se penche vers moi et glisse un bras entre les deux bancs, pour atteindre une bouteille d'eau qui se trouve sur le siège arrière.

J'en profite pour observer davantage ses traits physiques. Il est d'une beauté unique. Sa chevelure est foncée. Des petites vagues lui donnent un certain volume et un look ébouriffé. Les traits de son visage sont parfaits, et un parfum frais d'après-rasage me monte au nez.

Les mouvements de son avant-bras me permettent d'apprécier le détail de ses muscles sculptés. À mesure que ceux-ci se contractent, un petit tatouage noir se dévoile sous la manche de son t-shirt blanc. Un signe chinois ou japonais ; je ne saurais dire, et encore moins connaître sa signification. Il reprend place sur son siège, s'adossant un peu plus vers la portière, et il me tend la bouteille.

— Merci, que je murmure en attrapant celle-ci.

Le bout de mes doigts effleure sa main et une décharge électrique me parcourt le corps tout entier. Je me redresse d'un coup en reculant, moi aussi, vers la portière, pour mettre davantage d'espace entre nous. C'est alors que je réalise que l'effet inverse se produit : je me retrouve face à lui et nos regards se perdent l'un dans l'autre, créant ainsi une proximité

intimidante. Je me dépêche d'ouvrir la bouteille pour prendre une gorgée.

— Tu veux bien me raconter ce qu'il s'est passé là-bas sur le pont? dit-il en pesant chacun de ses mots, comme pour m'apprivoiser.

Je reste sans voix, hypnotisée par la douceur de ses mots, sa beauté et la profondeur de son regard, couleur océan, qui pénètre au plus profond de mon âme. Il a l'air détendu, assis en travers de son siège un genou replié sur celui-ci. Sa tenue est tout aussi décontractée: des jeans délavés et des bottes de travail. Je remarque une bande verte au bas de son jeans où sont entremêlés des brins de gazon frais tondu.

— ... Hum, hum... Tu as perdu la voix? dit-il en se raclant la gorge.

— Euh... Non, bien sûr que non.

J'ai l'habitude d'être perdue dans mes pensées, mais là j'étais plus qu'absorbée.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé? reprend-il avec un soupçon d'impatience.

Le charme se rompt et je retrouve mon bon sens. C'est bien l'abruti de tout à l'heure! Tout me revient et mon corps se crispe. Comment fait-il pour me faire passer d'un état d'hypnose à celui d'hystérie? Et ce, en quelques secondes? Tantôt il me crie par la tête, tantôt il me caresse du regard et il me tapote la cuisse. Je ne comprends pas comment il fait pour sauter d'un comportement à l'autre aussi vite. Ce doit être un abruti instable!

— C'est plutôt à toi de me dire ce qui t'a pris de crier après moi ?

— Hé! Je croyais que tu voulais te suicider! dit-il sur un ton ferme.

— Me suicider? Non mais! Tu déconnes ou quoi? dis-je, le fusillant du regard. Et puis, si cela avait été le cas, tu crois que la meilleure chose à faire était de me dire sauter au plus vite pour soulager le trafic ?

Il appuie sa tête sur la vitre tandis qu'un large sourire se dessine sur ses lèvres.

— Tu trouves ça drôle? que je renchéris de plus belle.

Il relève sa tête et me fixe droit dans les yeux, prenant un air plus sérieux et un brin arrogant.

— Bien sûr que non! Bon, j'avoue que j'ai un peu paniqué... J'ai pensé que tu étais un autre timbré qui allait sauter...

— Un autre timbré?

— Oui, comme celui qui a sauté hier!

Il passe sa main sous son siège et me tend un exemplaire du journal Le Soleil. En couverture, une photo du pont occupe toute la page sous la manchette en grosses lettres: «*Incident macabre sur le pont de Québec*». Je me dépêche de tourner la page pour lire l'article en diagonale:

Un ingénieur âgé de 46 ans est porté disparu... Sa voiture a été retrouvée dans une rue environnante... Son corps n'a toujours pas été repêché des flots, mais tous les indices convergent vers la thèse d'un suicide... Un bout

de nez a été retrouvé sur le montant d'un pilier, laissant croire qu'il se serait fracturé le nez lors de sa chute... Les analyses d'ADN ont révélé qu'il s'agissait bien du nez de la présumée victime...

— Erk! Quelle fin atroce!

Je lui redonne le journal, répugnée par cette histoire de nez.

— Ouais, surtout que son visage me dit quelque chose. J'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Il regarde un moment la photo de l'homme, avant de plier le journal et de le remettre sous son banc.

— Il faut vraiment être désespéré, dis-je en pensant tout haut.

— C'est en plein ce que j'ai pensé, lorsque je t'ai vu enrouler un papier sur le pont et monter sur la balustrade. Je croyais que tu étais désespérée et que tu allais sauter, mais quand je me suis approché de toi, tu m'as semblé saine d'esprit, et je me suis dit qu'une jolie fille comme toi n'avait aucune raison de se jeter par-dessus bord.

Il verrouille son regard dans le mien et relève les sourcils pour se donner un petit air séduisant. Mon cœur bondit dans ma poitrine, et je sens mes jambes devenir molles comme des guimauves, avant qu'il ajoute :

— ... Sauf si, bien sûr, toute ta vie repose sur tes performances de cycliste.

Il éclate d'un rire franc, et un volcan de rage monte en moi.

— C'est toi qui m'as mise dans cet état et qui m'as fait perdre pied, espèce d'abruti! que je crie pour faire taire son insolence.

Son visage se crispe, et il se cale dans son siège en fixant droit devant lui. Une ambiance lourde plane dans l'habitacle de la voiture, et je le sens se replier dans une bulle.

— Ouais... C'est bien comme ça qu'on m'appelle ces temps-ci, murmure-t-il.

Je deviens mal à l'aise lorsque je comprends que mes paroles l'ont blessé. Cet inconfort s'intensifie, alors que je ne trouve pas les mots pour combler le silence. Je ferais mieux de partir. J'attrape mon sac à dos d'une main tandis que je pose l'autre sur la poignée de la portière. Avant même que j'enclenche le mécanisme, sa main frôle la mienne.

— Attends! Tu as raison. Je suis désolé de t'avoir mise dans cet état, dit-il en me tendant la main. Je m'appelle Victor, et toi?

— Justine, que je lui réponds, glissant ma main dans la sienne pour me présenter.

Au contact de sa peau, l'onde de choc qui parcourt mon bras est encore plus forte que la fois précédente. Cette fois, je sens que je perds bel et bien les pédales, et je n'ai aucune idée où je vais tomber.

Chapitre 4



Je regarde la voiture noire s'éloigner et je reste un moment à remuer mes pensées. Je n'arrive pas à me faire une opinion claire de ce garçon. Mes sentiments sont ambigus et houleux. Tantôt il dégage une certaine chaleur par son empressement à me rendre service, tantôt le petit côté obscur de son humour cynique me refroidit.

Je secoue la tête pour me remettre les idées en place, car j'ai d'autres préoccupations plus importantes que de débattre sur cet inconnu. Je dois faire la lumière sur cet étrange message. Dès que j'aurai fini mon entraînement et mon cours, je filerai sur le pont pour m'assurer que cela ne tient pas qu'à un de mes moments de rêverie ou bien de pure folie.

— Justine! Ça roule, ma poule?

Je me retourne et aperçois mon ami Noah. Du haut de son long corps svelte, il arbore une mine joyeuse; ses cheveux brun doré et ses yeux couleur noisette le rendent encore plus chaleureux.

Je connais Noah depuis que nous sommes tout petits. Sa bonne humeur contagieuse et son amitié fidèle font partie des choses que j'apprécie le plus chez lui. De plus, il a toujours une réplique bien placée pour me faire rire. Je le surnomme parfois *l'Homme de la Terre*, car il a passé son enfance sur les terres de ses parents. Son père a toujours été agriculteur et il possède maintenant une érablière.

— On y va ? dit-il en prenant mon vélo d'une main et en déposant l'autre de manière amicale sur mon épaule.

Bien qu'il soit de deux ans mon aîné, il n'a jamais agi comme si j'étais plus jeune que lui, et il me considère aussi comme sa meilleure amie. Même s'il fréquente Jade depuis bientôt deux ans, il ne m'a jamais laissée de côté. Celle-ci vit très bien avec le fait que nous passons beaucoup de temps tous ensemble.

— Je pense que c'est la première fois que je viens nager ici, en dehors de mes heures de travail, dis-je en réfléchissant tout haut.

Devant nous se dresse le complexe sportif de l'Université Laval ou le PEPS, comme on le surnomme. J'y donne des cours de natation l'été et les fins de semaine. Je surveille aussi quelques périodes de bain libre par semaine, en fonction de mon horaire.

— Bien, il faudra t'y faire, car nous allons nous entraîner ici plus souvent, ajoute-t-il avec certitude.

Noah vient de commencer sa première session à l'université, tandis que je suis encore au collège. Il étudie en graphisme. Il est doué en informatique et, aussi loin que je me souviens, il a toujours été fasciné par les publicités et les slogans. Il a

passé toute son enfance à inventer des slogans hilarants pour me faire rire. Bref, on ne s'ennuie jamais avec Noah.

— Tu veux faire quoi? dis-je en retrouvant un certain entrain à l'idée de bouger un peu.

— On court, et ensuite, si on a encore du temps, on nage, d'accord?

Ses doigts pianotent sur mon épaule. Son petit tic nerveux le trahit. Je sais qu'il me taquine. Noah est un coureur hors pair, mais il sait que j'ai besoin de nager pour vivre et que c'est ce que je préfère avant toute chose.

— Parfait! On commence par courir, j'ai besoin de me défouler un peu. Mais, fie-toi à moi, nous aurons du temps pour nager aussi, dis-je, lui lançant un clin d'œil.

— D'accord, ma petite sirène, mais garde-toi de l'énergie, on sort ce soir!

— Quoi? Oh, non merci! Je préfère rentrer tout de suite à la maison après mon cours, que j'ajoute, en pensant que mon seul objectif est de retourner sur le pont.

— Pas question! Jade vient nous rejoindre à l'université. Nous souperons tous les trois en ville, et elle compte sur toi pour danser ensuite.

— Désolée, mais je suis fatiguée.

— C'est jeudi! Tous les étudiants de la planète sortent le jeudi soir!

— On sait bien, toi tu es le parfait Homme de la Terre! Alors tu cadres bien sur cette planète.

— Allez, Justine, tu te reposeras demain soir... Alors, c'est oui?

Connaissant Noah et Jade, il n'y a aucune chance que je me sorte de cette situation. Si Jade a décidé que nous irions danser, elle trouvera une façon de me convaincre d'y aller. Elle est de nature combative. Ce n'est pas pour rien qu'elle excelle en escrime depuis des années. Je devrai trouver un autre moment pour retourner sur le pont. Un moment dans un avenir très rapproché, car je ne pourrai pas m'en tenir éloignée bien longtemps.

— Justine ? Tu m'écoutes ?

— ... Ouais, d'accord. Je vais y aller. Mais sache que je ne ressens pas le besoin de faire la fête le jeudi soir. Faut croire que je ne dois pas venir de cette planète !

— Non, c'est sûr ! Toi, tu es plus souvent sur la lune !

Il m'attire vers lui pour resserrer son étreinte. Je ne peux m'empêcher de sourire. Encore une fois, il a la réplique parfaite pour me rendre joyeuse.



Je demeure dans l'eau pendant que Noah termine ses longueurs. Mes yeux se déplacent de gauche à droite en alternance, comme si je suivais le contour arrondi d'un rapporteur d'angle. J'ai l'impression que je réussis à déplacer une petite masse d'eau le long de ce demi-cercle imaginaire, en l'élevant d'un côté, pour ensuite la faire redescendre de l'autre.

— Aïe ! Comment fais-tu ça ? crie Noah à quelques mètres de moi.

Je sursaute et mon petit manège s'interrompt sur-le-champ. Je vois alors une boule d'eau tomber et former un petit cratère en

entrant à la surface de la piscine. Le son d'un léger *splash* me fait tressaillir à nouveau. Étrange. Je me retourne vers lui, en tentant de masquer ma propre stupéfaction.

— Comment je fais quoi? Je ne fais rien du tout! que je lui réponde en évitant son regard.

— C'est comme si tu faisais sauter l'eau au-dessus de la surface; ne me dis pas que tu n'as rien vu? Tes yeux suivaient le mouvement, ajoute-t-il à travers une respiration saccadée, résultat de son effort physique et de sa consternation.

— Oh, ça! Eh... bien, c'était juste... Euh, je faisais juste balayer de l'eau de chaque côté avec mes mains, question de m'amuser en t'attendant!

J'essaie de trouver une explication plausible à une situation que je ne peux m'expliquer. Je pense bien avoir vu la boule d'eau retomber à la surface. Peut-être n'était-ce pas le fruit de mon imagination, comme je le croyais?

— Justine, tes mains étaient sous l'eau. Comment cela pourrait-il être possible?

En effet, comment cela pourrait-il être possible?

Chapitre 5



Je n'aurais jamais dû accepter de sortir en ville. Je me sens coincée comme dans la cale d'un bateau, entre les barils d'alcool et les marins agités qui cuvent leur vin. Ma main tambourine sur la table bistro où mon verre de bière, que je n'ai pas encore touché, est posé. Je me concentre à nouveau sur celui-ci. Le liquide doré reprend sa course, exécutant un courant circulaire. Mon cœur saute une pulsation, et une sueur froide inonde tout mon corps, en me remémorant l'épisode de la piscine. Est-ce bien moi qui réussis à faire tourbillonner ce liquide ? ou est-ce que je rêve ? Pire encore, suis-je en train de devenir folle ?

— *Ho voglia d'andare a ballare!*

Je tourne la tête, intriguée par cette douce voix chantante. Jade se fraie un chemin à travers la foule. Noah la suit. Je lève les yeux au ciel, comme j'ai l'habitude de le faire chaque fois qu'elle nous parle dans une autre langue. Passionnée par les langues étrangères et vraiment douée, elle en parle quatre ou cinq de manière courante ; elle donne même quelques cours

dans une école de conversation anglaise. Je demeure silencieuse attendant la traduction.

— J'ai envie d'aller danser! Tu viens? lance-t-elle.

Elle pose son verre sur la table. Ses grands yeux m'invitent avec impatience.

Il est difficile de dire non à Jade Lafleur. Elle est un mélange de tendresse et de ténacité. Son visage est doux, ses traits délicats et ses cheveux blond doré, mais ce sont ses immenses yeux verts qui captent l'attention. C'est pour cela que ses parents l'ont nommé Jade quand elle est née, car ses yeux étaient déjà verts comme la pierre qu'on utilise pour les bijoux. Moi, je dirais qu'elle tient plutôt son nom de la dureté de cette pierre; c'est une battante et elle a quelquefois la tête dure.

— Non, allez-y tous les deux. Je crois que je vais bientôt rentrer. Je dois me lever tôt, car j'ai promis à mon père de reconduire mon demi-frère Félix à l'école.

Noah et Jade me dévisagent, perplexes. Je vois dans leurs expressions que ni l'un ni l'autre n'achète cette piètre excuse. Je distingue un soupçon d'inquiétude dans leurs yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Justine? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, dit Noah, soucieux.

Il lance un regard à Jade, et celle-ci comprend qu'il souhaite me parler seul à seul. Elle s'excuse pour se rendre aux toilettes. Je sais que Noah est préoccupé, car il tient sa carte de crédit entre son pouce et son index et la fait arquer sans cesse d'un côté et de l'autre. C'est depuis toujours sa façon, à lui, de passer sa nervosité.

Noah reprend :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'as pas dit un mot du souper et presque rien avalé. Ça fait plus de vingt minutes que tu es debout à fixer ton verre. Je sais que quelque chose ne va pas. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— ... Euh, je suis juste un peu fatiguée. Je suis désolée, si je gâche votre soirée, que j'ajoute en scrutant la foule pour éviter le regard de Noah.

On se connaît depuis tellement longtemps que nous savons interpréter chacune des nuances de nos expressions faciales et la signification de nos regards. Il va savoir que je mens, et cela va à coup sûr l'inquiéter. Toutefois, je doute qu'il découvre la nature du plan que j'ai élaboré pour ma fin de soirée.

— Arrête donc ! Tu ne gâches pas notre soirée ! Nous n'aurions pas dû te tordre le bras, mais tu sais comment Jade me trouve nul pour danser...

Je perds le fil de son discours, dès que j'aperçois une silhouette familière se tenant au bar derrière Noah. Il ressemble à Victor, le garçon que j'ai vu sur le pont, mais je ne le vois pas assez bien pour en être sûre. Un regain d'énergie monte en moi. Je me déplace légèrement vers la droite pour avoir un meilleur angle.

On dirait bien que c'est lui, mais il a l'air si différent. Il est vêtu d'un jeans noir et d'une veste en cuir, ce qui lui donne une allure plus rebelle. Il se tient derrière un groupe de quatre ou cinq gars accoudés au bar, qui rient à gorge déployée. Une série de petits verres sont alignés devant eux. Il est le seul du groupe à ne pas boire. Il observe plutôt la scène en retrait. Son

regard est dur et son visage, crispé, comme s'il s'apprêtait à les réprimander.

— Justine ? Tu m'écoutes ? insiste Noah en me ramenant à l'ordre.

— Non... Euh... Oui, oui, je t'écoute, dis-je, sans pouvoir quitter Victor des yeux.

Intrigué, Noah se retourne pour voir ce qui pique ma curiosité. Je dois trouver un moyen pour créer une diversion. Je n'ai pas envie de devoir expliquer à Noah ma rencontre avec Victor sur le pont. Je crois bien qu'il n'aurait pas approuvé que je monte dans la voiture d'un parfait inconnu. Il a toujours été trop protecteur avec moi.

Je ne devrais pas me soucier de ce garçon, mais c'est plus fort que moi. Les mots brûlent mes lèvres et sortent de ma bouche avant même que je puisse élaborer une manière de détourner le sujet.

— Tu connais ces garçons ?

— Ouais, vaguement. Juste un, en fait ; celui qui se tient derrière. Je le rencontre dans les corridors de mon pavillon, à l'université ; je crois qu'il étudie en architecture. Tout le monde raconte que c'est un abruti ; ça ne fait même pas un mois que l'école est commencée, et il a déjà manqué plus de la moitié de ses cours. On dit qu'il a des agissements douteux et qu'il traîne dans les recoins louches de la Basse-Ville, si tu vois ce que je veux dire...

Se sentant observé, Victor se retourne dans notre direction. Il plante son regard dans le mien et, au bout de quelques secondes, il esquisse un sourire narquois. Je suppose qu'il me

revoit dégringoler de mon vélo et perdre les pédales. Je lui renvoie un sourire timide. Noah, témoin de notre échange, me prend les mains et se penche vers moi pour me forcer à le regarder.

— Justine, je suis sérieux, tu ne devrais pas t'intéresser à ce genre de gars, dit-il, m'écrasant les doigts pour accentuer ses propos. Ça ne peut que t'attirer des ennuis...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase, que des bruits d'éclats de verre retentissent. Un des gars agrippe le barman par le collet et prend son élan pour lui balancer une droite en pleine figure. Victor attrape son poignet de justesse, empêchant l'assaut et évitant des blessures au barman sans défense.

En quelques secondes, trois gardiens de sécurité apparaissent derrière le petit clan. Deux d'entre eux soulèvent l'assaillant pour l'entraîner vers la sortie. Celui-ci se débat comme un diable dans l'eau bénite. Le troisième gardien escorte le reste du groupe de Victor à l'extérieur du bar. Que s'est-il passé? Tout est arrivé si vite...

— Tu vois ce que je veux dire? lance Noah en contemplant la scène qui se déroule devant nous.

— Ouais, tu as sûrement raison, que je murmure en guise de réponse.

Je les regarde s'éloigner sans savoir quoi en penser. L'ambivalence des sentiments que j'éprouve envers Victor, depuis le début, est sans doute le signe qu'il y a quelque chose qui cloche chez lui, mais une petite partie de moi aimerait que Noah ait tort.

— Je vais rentrer chez moi, dis-je à Noah sur un ton ferme.

Je me lève d'un bond, attrape mon sac et ensuite ma veste, sans prendre le temps de l'enfiler.

— Mais comment vas-tu rentrer? dit-il en jouant de nouveau avec sa carte de crédit avec tellement de vigueur que la pauvre carte cède sous la pression de ses doigts et se casse en deux. Les deux parties sont projetées quelques tables plus loin.

— T'inquiète pas, je vais prendre un taxi pour me rendre chez mon père. Tu pourrais laisser mon vélo plus tard en passant? Salue Jade de ma part et on se téléphone demain...

Je m'éloigne d'un pas rapide, en lui soufflant un baiser du bout des doigts.

Noah, ahuri, lève les bras au ciel. Il semble vouloir des explications, mais ça devra attendre. Je lui parlerai demain pour justifier mon départ hâtif, mais pour l'instant, je ne veux pas perdre une seconde.



Rendue à l'extérieur du Maurice Nightclub, je traverse à toute vitesse la magnifique terrasse qui surplombe la Grande Allée. Je dégringole l'escalier, croisant les trois gardiens qui remontent vers l'entrée. J'arrête ma course sur le palier, à quelques marches du trottoir. Je peux apercevoir Victor qui tente de raisonner son copain. Je descends plus bas pour entendre la conversation.

— Tu vas arrêter de faire l'idiot, Elliot? Tu ne trouves pas que cela a assez duré? dit-il avec fermeté.

— Si je suis un idiot, eh bien toi... t'es un abruti, bafouille Elliot en titubant sur place, visiblement affecté par l'alcool.

— Ouais, c'est ça... Je sais, je suis un abruti. Tu me le répètes assez souvent. Qu'essaies-tu de faire au juste? Si tu continues ta vie comme ça, un de ces jours, tu vas te faire casser la gueule, et je ne serai pas là pour surveiller tes arrières, le rabroue-t-il en appuyant son index sur son épaule droite.

Ce petit mouvement déstabilise Elliot et manque de le faire tomber à la renverse. Victor le rattrape par le collet, mais l'instabilité d'Elliot accentue son mouvement vers l'avant. Il bute contre Victor qui ne bronche pas d'un centimètre durant la manœuvre. Elliot se redresse avec lenteur pour ne pas perdre à nouveau l'équilibre. Il replace ses longs cheveux en broussailles, en maugréant et en lâchant quelques jurons. Il a les mêmes cheveux foncés que Victor.

— C'est jus... tement ça le problème. Je t'ai rien demandé, alors laisse-moi tran... quille, tu veux bien? hurle-t-il en pointant son index sous le nez de Victor. On dirait que tu veux toujours jouer les superhéros Vic... tor, déclare-t-il, hoquetant entre les syllabes. Ouais... c'est ça, Thor! Thor, comme le superhéros. Prends ton marteau et trouve-toi quelqu'un d'autre à sauver! Quelqu'un d'autre comme...

Elliot laisse sa phrase en suspens, pendant qu'il cherche autour de lui. Ses yeux s'arrêtent alors sur moi.

— Là! Il y a une belle princesse à sauver!

Victor se retourne et m'aperçoit. Dans ma nervosité, je baisse les yeux et fais semblant de chercher quelque chose dans mon sac à main. Je suis tirée d'affaire par le préposé au stationnement qui sort de la voiture de Victor et lui rend ses clés. Victor les range dans sa veste et aide Elliot à monter à l'arrière d'un taxi,

où se trouvent déjà ses trois copains. Il se retourne ensuite vers moi. Je réalise que j'aurais dû profiter de cette diversion pour m'enfuir.

— Tu attends ton petit ami?

— Euh... non, ce n'est pas mon petit ami. En fait, il est resté à l'intérieur avec sa copine.

— Tu as laissé ton vélo au préposé au stationnement?

Son visage, qui semblait tout à l'heure tendu, se radoucit et laisse entrevoir un léger sourire.

— Non, je n'ai pas laissé mon vélo au préposé, dis-je, exaspérée.

Je soutiens son regard pour lui démontrer que je n'aime pas qu'il se moque de moi.

— J'attends un taxi, et en voilà justement un, que j'ajoute en pointant la voiture qui s'arrête derrière la sienne.

Je descends les marches, passe devant lui d'un pas ferme, sans rien ajouter.

— Hé, attends! Tu veux que je te laisse quelque part?

Il m'attrape le bras et m'oblige à me retourner vers lui.

— Non merci... Thor! Tu m'as déjà sauvée une fois aujourd'hui; je vais laisser la chance à quelqu'un d'autre, que j'ajoute avec un brin d'ironie.

— Allez, je peux te raccompagner. Tu m'as dit que ton père habitait à Sillery, ça ne doit pas être très loin de chez moi.

— Je ne vais pas tout de suite chez mon père...

Les mots s'échappent de ma bouche et je réalise que je n'aurais pas dû les dire. Je me dégage de l'emprise de son bras pour ouvrir la portière du taxi.

— Mais où vas-tu alors ? Il est presque minuit, dit-il en refermant la porte.

— Je, je vais... que je balbutie, puisque je ne sais pas quoi inventer pour me débarrasser de lui.

Mon regard reste accroché quelques secondes au ciel, à la recherche d'une réponse.

— Euh... Oui, c'est cela ! Je vais aller manger quelque chose avant de rentrer, mais merci pour ton offre.

— Je ne te crois pas, lance-t-il, me défiant sans gêne. Je suis peut-être un abruti à tes yeux, mais je ne suis pas stupide et je sais très bien que tu mens.

Il plonge son regard dans le mien. Il fait sombre, mais la lumière des réverbères fait miroiter le bleu de ses yeux. Il me fixe un long moment, et je sens son regard me pénétrer et scruter chaque recoin de mon esprit, à la recherche de mes moindres secrets.

— Je sais très bien où tu veux aller, affirme-t-il sans broncher.

Il se dirige vers sa voiture, en fait le tour et ouvre la portière du côté passager. Il me tend la main pour m'aider à y grimper avant d'ajouter :

— Monte, je vais t'accompagner.

Je sais qu'il est tard et que je devrais éviter ce garçon. J'ignore pourquoi, mais ma main se retrouve dans la sienne, et je prends place dans sa voiture.